

Un « Che Guevara » de Belleville

par Jean-Pierre CHABROL

« Paris change ! Mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie... »

La mélancolie de Baudelaire parcourant le Paris du baron Haussmann m'envahit dans Belleville qui se meurt en 1969. Rue Rébeval où fenêtres et portes sont déjà murées, je peux entendre la galopade des Garibaldiens escortant un magnifique barbu empanaché, armé d'un cimenterre turc : Flourens, le héros que se donnèrent les Bellevillois, dans l'hiver 1870-1871, quand Paris assiégé se nourrissait de rats, faisait la nique aux Prussiens et discutait du bonheur universel.

Fils d'un grand physiologue, Gustave Flourens devient, à moins de vingt-cinq ans, suppléant de son père au Collège de France. Accusé de mettre en cause la Religion par son enseignement, il doit s'enfuir à l'étranger. En 1866, il vole au secours de l'insurrection crétoise. En 1868, les rebelles victorieux le nomment Président de leur députation. A Athènes, Flourens tombe dans un guet-apens, préparé par le gouvernement grec et l'ambassade impériale : ligoté, il est jeté dans un paquebot français. Rentré à Paris, il donne à LA MARSEILLAISE de son ami Rochefort une série d'articles : « L'Armée et le Peuple ». En 1869, il est condamné à trois mois de prison pour avoir tenu, en dépit des forces publiques qui tentaient de s'y opposer, deux réunions publiques à Belleville. Le 11 avril, de la Maison d'arrêt de Mazas, il écrit :

«...Quant au délit d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement qui m'est également reproché, je regarde comme le plus saint devoir d'un citoyen, et je le dirai dans ma défense, d'exciter ses compatriotes à tout autre chose qu'à l'amour et à l'estime d'un gouvernement qui manque à tous ses engagements, perd la France et nous amènera, à notre grande honte, un nouveau Waterloo et une nouvelle invasion... »

Seize mois après, Napoléon III capitulait à Sedan.

Entre-temps, Flourens, impliqué dans une sombre affaire de complot socialiste, frôle la prison, participe aux manifestations pour l'enterrement de Victor Noir, défie en duel M. de Cassagnac, la plus fine lame de l'Empire et récolte un coup d'épée dans la poitrine. Arrêté lors de la manifestation du 7 février 1870, condamné à la déportation, il fuit à travers l'Europe. Le 23 juillet, il écrit d'Athènes :

« Avec des vieux mensonges de patrie, d'honneur national, de gloire et de conquête, on a trompé, on trompe encore chaque jour la pauvre humanité. Des torrents de sang coulent à l'heure qu'il est pour la dynastie des Bonaparte.

A quand donc l'avènement de la raison dans l'Humanité ? Quand se délivrera-t-elle de ces dieux parasites : les rois, les aristocrates et les jongleurs ? Quand saura-t-elle consacrer ses ressources à l'éducation, au bonheur de tous, et non plus aux jouissances égoïstes de quelques-uns... ? » (1)

En août 1870, Flourens revient par la Suisse, se fait arrêter comme espion prussien, échappe de justesse, une fois de plus, au peloton d'exécution, rentre dans son Belleville ouvrier où lui, l'intellectuel, se sent comme un poisson dans l'eau. Il organise en bataillons de la Garde Nationale ce petit peuple patriote qui veut combattre les Prussiens mais se méfie non sans raison du « Gouvernement de la Défense Nationale », lequel réclame, par référendum, sa confiance, sous la forme d'une double question, ambiguë, n'appelant qu'une seule réponse monosyllabique. Flourens écrit :

« M. Jules Favre se dit : Ce qui a réussi à Bonaparte doit me réussir aussi. Faisons un plébiscite. Le peuple dit toujours oui. D'ailleurs on ne comprendra pas. La plupart croiront que dire non, c'est désavouer la République ; nous ne voulons plus de l'Empire qui nous a fait tant de mal. « On votera pour moi parce que j'ai le pouvoir et parce que j'ai les urnes en main. L'inconnu effraye. La foule est timide. Elle aime mieux suivre jusqu'au précipice son guide habituel, que d'en prendre un nouveau ».

Gustave Flourens tombe à Chatou, le 3 avril 1871, à la tête de ses Bellevillois. Il nous laisse ses articles et ses livres : HISTOIRE DE L'HOMME (1863), CE QUI EST POSSIBLE (1864), SCIENCE DE L'HOMME (1865), PARIS LIVRE (1871).

Apprenant que son prisonnier était le fameux Flourens, le gendarme versaillais Desmarets sortit son sabre et l'abattit si fort et si droit sur le héros de Belleville que la tête s'ouvrit en deux parties qui retombèrent comme des épau-
lottes rouges.

J.-P. C.

(1) Cette lettre inédite m'a été communiquée par Maurice Choury, l'historien de la Commune.